

***Quand un Italien pensait le monde :
géosophie, géoprophétie et géopolitique chez Tommaso Campanella***

Jean-Louis Fournel
(Université Paris 8 et UMR 5206 Triangle)

1. Les territoires des hommes

S'il est une définition possible et non polémique de la mondialisation c'est celle qui y voit le résultat d'une vision politique de la géographie du monde comme monde habité par les hommes (i.e. de ce que les Anciens nommaient *l'oekumênê*). La perspective est globale et synthétique mais elle est aussi fondée sur la communication et les échanges, bref sur le *commerce* dans tous les sens du terme. Et évidemment, semblable définition n'est pas seulement ancrée dans notre histoire très contemporaine. En effet, le droit au commerce et à l'échange est formulé explicitement au Moyen Age et à la Renaissance ; il servira même de justification aux conquêtes américaines des sujets des rois d'Espagne... ou de France – il n'est que de penser à ce qu'en disent Francisco De Vitoria ou Jean Bodin¹. En outre, il est aussi important de pointer que cette perception spécifique du monde reste pendant longtemps largement européocentriste (si tant est qu'elle ne le soit pas encore pour beaucoup !). C'est de cette réalité complexe et contradictoire que naissent d'ailleurs bonne part des peurs, des rêves, des espoirs, des luttes et des polémiques que ladite mondialisation a pu susciter ou suscite encore. Or, le premier moment de l'histoire moderne dans lequel se construit une perception nette du fait qu'est possible une telle projection – projection intellectuelle aussi bien que politico-militaire avec sa stratégie, ses tactiques et ses discours – s'étend de la fin du XV^e siècle au milieu du XVII^e siècle, à la suite des voyages qu'entreprirent les Européens dans le monde entier, en bouleversant par ce capital d'expérience inédite la connaissance du monde et ses représentations. Très vite, c'est la question des empire ibériques (portugais puis espagnol) d'outre-mer qui est placée alors au cœur de la réflexion parce que, justement, selon un énoncé

¹ Cf Giuliano Gliozzi, *Adamo e il nuovo mondo. La Nascita dell'antropologia come ideologia coloniale dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Florence, La Nuova Italia, 1977, p. 328-332 (trad. française, Lecques, Théétète, 2000). Pour Bodin la référence est la *Methodus* (voir notamment la fin du chapitre VII consacré à la « réfutation des quatre monarchies » : « Ainsi se sont ouvertes à nous les retraites les plus cachées de l'Amérique et il s'ensuit non seulement que le commerce, jusqu'à présent mesquin et peu développé, est devenu prospère et lucratif, mais que tous les hommes sont reliés entre eux et participent merveilleusement à la république universelle, comme s'ils ne formaient qu'une seule et même cité. Et le profit que la Géographie, l'une des plus belles sciences qui soient, retire de tout cela se mesure aisément à ce fait que nous connaissons avec certitude ces Indes dont l'existence paraissait autrefois fabuleuse à la plupart (...) » (traduction de Pierre Mesnard, Alger, 1941, p. 298) – mais voir aussi *Les six livres de la république*, V, 6 et VI, 2) et pour De Vitoria sa leçon intitulée *De Indis recenter inventiis relictio prior* (traduction française de Maurice Barbier, in *Leçons sur les Indiens et sur le droit de guerre*, Genève, Droz, 1966).

du dernier chapitre de la *Monarchie du Messie* de Campanella, les Espagnols ont « mis le monde entier en communication » et « chassé la barbarie par la religion »². La thèse de Campanella, tout au moins dans son pan chronologique, est reprise dans un livre récent de l'anthropologue et historien français Serge Gruzinski, spécialiste du Mexique et de la Mésomérique (ce qui n'est pas indifférent ici)³. Je n'entends pas discuter ici cet ouvrage mais je voudrais noter une chose curieuse le concernant : alors même qu'évidemment, l'essentiel des sources de l'auteur sont espagnoles ou amérindiennes, dans la présentation des chapitres lorsque l'auteur tente de trouver quelque exergue aux pages qui suivent, les citations utilisées sont souvent tirées de *La Monarchie d'Espagne* de Tommaso Campanella (écrite entre 1598 et 1602). Tout se passe comme si, à l'image d'ailleurs de ce qu'avait déjà souligné Anthony Pagden, Campanella était un des seuls théoriciens sérieux de l'impérialisme espagnol (Pagden dit même le seul⁴), un des seuls à avoir entrepris de fixer et coaguler dans le langage d'un traité les conditions de possibilité, les axes, les caractéristiques principales et les logiques dominantes de l'expansion espagnole dans le monde. Vision globale du monde moderne quelque peu paradoxale, quand on rappelle qu'elle émane d'un homme qui passa près de trente ans enfermé dans les geôles napolitaines.

De fait, si l'on rappelle que penser la nouvelle géographie de la Renaissance passe par la mise en évidence (à la suite de l'expérience des grandes traversées de la circumnavigation) d'une nécessaire *mesure* du monde et d'un *accroissement* inédit de l'oekumène dont nous parlions plus haut - accroissement qui s'effectue dans *l'unité* - Campanella en est une des illustrations mais avec une forte spécificité qui l'éloigne d'une vision purement géographique. Le raisonnement de Campanella est toujours ancré dans une perspective d'abord historique et politique (ce qui, au passage, questionne la thèse assez commune⁵ - et bien que cette thèse soit fortement nuancée par les études plus récentes⁶ - selon laquelle la Renaissance serait marquée par un privilège grandissant accordé à la pensée géographique sur la pensée historique). A titre d'exemple, deux caractéristiques des textes politiques campanelliens mettent cela en évidence : d'un côté, la comptabilité obsessionnelle des États perdus et gagnés par la

² T. Campanella, *Monarchie du Messie*, Paris, PUF, 2002, p. 432-433 (les Espagnols « orbem totum comunicantibus et barbariem religione expellentibus conveniunt »)

³ S. Gruzinski, *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, La Martinière, 2004.

⁴ A. Pagden, « Heeding Heraclides : Empire and its discontents (1619-1812) », in *Spain, Europe and Atlantic World*, R.L. Kagan and G. Parker (éds), Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 316-333.

⁵ Voir sur ce point, par exemples, les études de G. W. L. Randles : *Geography, cartography and Nautical Science in the Renaissance. The Impact of the Great Discoveries*, Ashgate, Variorum reprints, 1984.

⁶ Des études de Frank Lestringant (voir par exemple *L'atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991 ou encore *Ecrire le monde à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993) à celles de Jean-Marc Besse (notamment *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Editions, 2003).

chrétienté catholique dans sa lutte pour l'unification politico-religieuse du monde et, de l'autre, la constante vision impériale de l'organisation politique de ce même monde. Dans les deux cas, l'auteur a en tête des considérations spatiales, pour parties contradictoires, puisque les premières insistent sur une ligne de front évolutive (comme celles d'une « frontière » *ante literam*, d'une ligne de front militaire⁷) alors que les secondes postulent la possibilité d'une unité du monde. C'est la question clé de l'évangélisation qui fait le lien entre ces deux tendances distinctes ; l'évangélisation devient au passage la forme catholique - pacifique ou non - que prend à la fois la guerre de conquête post-machiavélienne et la « découverte » de « nouveaux » mondes, suivant une logique de forte expansion de la religion apostolique et romaine, la plus forte expansion depuis plus d'un millénaire (c'est le moment où le sens même du mot de catholique acquiert une crédibilité et un ancrage géographique).

Un autre pont entre la place de l'empire et la pensée historiciste d'un conflit territorial ouvert entre catholiques et non-catholiques est la tension utopique qui existe dans le célèbre dialogue sur la *Cité du soleil* mais aussi dans d'autres textes de Campanella tel, notamment, le traité intitulé *Quod Reminiscentur*⁸. Ce dernier ouvrage constitue le grand livre de Campanella sur l'évangélisation : à ce titre c'est bien ce texte qui aurait pu et dû devenir le livre de référence d'une géographie catholique ancrée dans un véritable projet politique, ou pour mieux dire, qui aurait pu être le cœur théorique de ce projet politique. La pensée d'un ailleurs, d'un lieu de nulle part croise d'ailleurs paradoxalement l'ancrage campanellien dans un lieu particulier et un temps circonscrit. Ce temps et cet espace circonscrits ce sont bien sûr ceux de la conjuration et de la révolte dans sa pauvre Calabre natale, suivant une temporalité qui fond dans une seule modalité de l'agir politico-religieux passé, présent et futur proche débouche sur une sorte d'épiphanie prophétique. Ainsi, l'annonce du bouleversement prochain du monde tend à devenir négation de toute possibilité d'une pensée géographique qui décrive, mesure et dénombre, le tout au profit d'une autre géographie qui pense une unité centripète sans se préoccuper de distinguer et de classer. Je m'attarderai donc dans cette étude sur trois points de focalisation pour rendre compte de ce faisceau de tendances pour partie

⁷ Voir sur ce point Daniel Nordman, *Frontières de France : de l'espace au territoire : XVIe-XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1998

⁸ Tommaso Campanella, *Quod reminiscentur et convertentur ad dominum universi fines terrae*, a cura si Romano Amerio, Padova, Cedam, 1939. Sur ce texte voir les études de Mario Gongora « El nuevo mundo en el pensamiento escatológico de Tomas Campanella », *Anuario de estudios americanos*, XXXI, 1974, p. 385-408, de André Marquis « Le traité missionnaire Quod Reminiscentur de Tommaso Campanella », *Neue Zeitschrift für Missionwissenschaft, Supplementa*, XVII, 1971, p. 331-360, de G. Di Napoli, « Ecumenismo e missionarismo in Tommaso Campanella », in *Ibid.*, *Studi sul rinascimento*, Napoli, Gianini, 1973 et de J.-M. Headley « Campanella, America and World Evangelization », in *America*, in Collectif, *America in European Consciousness (1493-1750)*, K.O. Kupperman (ed.), 1995 (repris ensuite in J.-M. Headley, *Church, Empire and the World*, Ashgate, Variorum reprints, 1997).

contradictoires qui émergent dans les textes campanelliens. Il ne s'agit pas en l'occurrence d'une progression logique ou chronologique, synchronique ou diachronique car ces trois éléments se tressent constamment dans les textes au gré d'allées et venues et de zigzag plus que de progression linéaire.

- la mise en place méthodologique de ce que l'on pourrait appeler plus qu'une géographie, une *géosophie* campanellienne, en tant qu'elle se veut une sorte de sagesse des territoires qui ne prétends pas les décrire mais les inscrire dans un système holiste, fortement centripète

- la question de l'utopie rattachée à une pensée historique de l'utopie plus qu'à une pensée utopique de l'histoire, où l'histoire ramène l'utopie vers le monde connu et vécu et rend possible une forme de *géoprophétie*

- la pluralité des empires comme constat admis de la pluralité des territoires du monde, au-delà de l'aspiration à une unité johannique, suivant une solution politique sommes toutes réaliste et débouchant pour le coup sur une perspective de nature *géopolitique*

Au terme de ce parcours j'espère pouvoir illustrer l'idée selon laquelle il peut être utile de nuancer une vision restreinte de la géopolitique trop souvent limitée à sa matrice allemande du XIX^e siècle et pensée sur la base de la théorie de l'espace vital, du rapport à la question coloniale, de la revanche nationale, de l'unité linguistique⁹... Il existe de fait une autre relation entre géographie et politique qui se forge quelques siècles plus tôt entre l'Italie et l'Espagne et se fonde sur le renouveau de la vieille question impériale dans une perspective religieuse, largement providentialiste voire - dans le cas de Campanella - carrément messianique.

2. Éléments de géosophie campanellienne (de l'influence des nouveaux espaces sur la dynamique de la connaissance)

Pour Campanella, le développement d'une perception globalisante du monde ne naît pas du primat d'une perception spécifiquement géographique. On peut même se demander, sous bénéfice d'inventaire, si, quelle qu'aient pu être la curiosité insatiable, la mémoire exceptionnelle et l'érudition impressionnante du dominicain, il a eu l'occasion de méditer vraiment sur les grands textes de la nouvelle géographie. S'il est vrai qu'il avait prévu d'écrire une cosmographie, et si est reconnue l'importance qu'eut l'imprimerie vénitienne sur le développement de ce nouveau savoir sur le monde, les citations directes de ces géographes ou

⁹ Michel Korinman, *Quand l'Allemagne pensait le monde*, Paris, Fayard, 1990. On aura compris que le titre du présent article est un écho du titre de cet ouvrage.

cosmographes sont rares chez Campanella. En revanche, on sait que certaines histoires ou certains récits de voyage (réels ou imaginaires) ont pu être lus ou consultés par le dominicain (de Bartolommeo Las Casas à Jose d'Acosta ou Lopez de Gomora, de Girolamo Benzoni à Giovan Battista Ramusio ou, bien sûr, Thomas More)¹⁰. Pour Campanella, la nouvelle perception du monde reste - selon une perspective d'ailleurs très classique - la nouvelle perception d'un monde habité par des hommes, c'est-à-dire la perception et l'histoire de nouvelles rencontres entre les hommes avec une reconstitution de ce qu'a pu être l'histoire passée de ces populations dont on ignorait il y a peu l'existence. La question s'avère fort problématique pour un catholique croyant profondément en la vérité historique de l'Histoire Sainte portée par les *Ecritures* et échappant au traditionnel mariage un peu convenu entre géographie profane et histoire sainte encore sensible chez Mercator ou Münster¹¹. Du même coup le problème central pour l'auteur n'est pas tant la compréhension de la place précise de ces terres nouvelles et de ces peuples inconnus dans une description analytique de la Création (quelle que puisse être d'ailleurs la composante imaginaire de cette description), mais plutôt l'intégration de ceux-ci dans un modèle d'interprétation du monde qu'il ne s'agit pas d'adapter à l'expérience, ou de rendre compatible, encore moins de changer, mais plutôt de « retrouver » dans les nouvelles données. Les frontières évolutives d'un nouveau monde à la fois infini (par l'incessant recul de ses frontières) et fini (par sa soumission au sens de la mesure) doivent en définitive renforcer la lecture de l'histoire du monde restreint du passé proche. Tout comme il le fait pour certains événements fondamentaux du XVI^e siècle qui bouleversent l'histoire religieuse (la scission des Réformes anglicane, calviniste ou luthérienne), l'histoire politico-militaire (l'émergence des grandes monarchies nationales et le déploiement des guerres de conquête ; la tension vers l'Empire de la monarchie habsbourgeoise ; la lutte contre le Turc) ou l'histoire des sciences et techniques (la fameuse triade de la boussole, du canon – ou de la poudre à canon, ou de l'arquebuse – et de l'imprimerie), Campanella trouve ainsi dans l'agrandissement du monde connu et dans les modifications de l'espace de référence de l'histoire des hommes une myriade de signes et de traces nouvelles d'un dessein divin qui reste le même depuis toujours mais dont le déploiement se modifie suivant les modalités de l'action humaine (toujours entendue dans sa liberté fondamentale). D'où la possibilité même de cette posture paradoxale soulignée

¹⁰ Voir, sur ce point, mes articles sur le nouveau monde chez Campanella (entrée « Nuovo Mondo » in *Enciclopedia bruniana e campanelliana*, a cura di Germana Ernst e Eugenio Canone, Pisa-Roma, 2006, p. 291-303 et « Il Nuovo mondo non è nuovo : caratteri di una geopolitica campanelliana », *Storica* (Viella, Rome), anno XI, n. 33, 2005 (mais en fait fin 2006), p. 41-65.)

¹¹ J.-M. Besse, *op. cit.* et F. Lestringant, *op. cit.*, p. 18.

plusieurs fois : d'un côté, il convient de reconduire à l'existant, au connu, à l'indiscutable et, de l'autre, il faut prendre en compte une par une chacune de ces réalités nouvelles. Ce choix est nourri du même coup par une constante réduction des données spatiales et géographiques à une lecture historico-religieuse, ou philosophique. Voilà pourquoi on pourrait dire, si l'on me permet le néologisme, que Campanella se trouve plus du côté d'une géosophie (comme sagesse et pensée globale de la terre et de la Création) que d'une géographie (comme description de cette même terre) : s'il a en commun avec cosmographes et cartographes un amour de l'érudition livresque et de la compilation, il n'accorde à ces dernières aucun privilège et s'en méfie souverainement, leur préférant l'expérience. Et si, à l'occasion, les cosmographes savent aussi laisser toute sa place à l'expérience, notamment à travers le voyage - à l'image du Thévet cher à Frank Lestringant, « cosmographe de plein vent », selon sa belle expression - ce n'est pas tout à fait de la même expérience qu'il s'agit. Pour Campanella, l'expérience directe de la Création advient sous ses formes les moins spectaculaires et quelle qu'elle soit, elle est toujours plus riche d'enseignements que n'importe quel livre. Il est moins important pour lui de dire et voir directement toute la terre que de la penser, il entend moins l'écrire et la mesurer que l'intégrer à un propos prophétique tout entier tendu vers un avenir qui se pense toujours à partir de la dénonciation du présent et donc de son analyse (et certes pas de son acceptation passive, comme une donnée brute de la connaissance). Même quand il énumère une par une les parties du monde dans *la Monarchie d'Espagne*, cela n'advient que dans un deuxième temps (après avoir présenté dans les chapitres I à XVIII les fondements « impériaux » de sa pensée du monde) et selon une logique prédominante de type politique une logique impériale des États, et non selon une perspective cosmographique des terres et des continents. Même l'Afrique est comme une reprise d'un nom antique de province romaine ; l'Asie est quant à elle vue à travers la Perse et le *Cataio*, à savoir à peu près la Chine actuelle ; si l'avant-dernier chapitre semble faire relativement exception puisqu'il traite de « l'altro emisfero, cioè del Mondo novo » il se déplace très vite vers des considérations peu géographiques et très philosophico-politiques sur « li errori che si devonon correggere, e i modi dell'aumento »). Processus dynamique de connaissance orientée, idéologie revendiquée, la vision et la lecture du monde de Campanella mettent ainsi une géographie réduite aux acquêts au service d'une lecture catholique de l'histoire des hommes et d'une injonction prophétique sur leur avenir. Une injonction d'autant plus constante et polymorphe que l'auteur est habitée par une véritable tension messianique. On pourrait résumer cela en disant que, dans les nouveautés de la géographie contemporaine, ce qui compte c'est qu'à tout moment le sacrifice de la messe soit célébré sur la terre au gré de

ce que l'on n'appelle pas encore les fuseaux horaires (la traduction politique de cela étant que, selon le célèbre *topos*, le soleil ne se couche jamais sur l'empire espagnol). Si Tordesillas est bien « le premier acte cosmographique de la renaissance »¹², et si, ajouterai-je quant à moi, Tordesillas est en quelque sorte un habillage juridique *a posteriori* d'événements qui relèvent déjà de la logique d'une guerre de conquête, rien de surprenant alors à ce que Campanella ne lui reconnaisse aucune légitimité à la fin de sa *Monarchie du Messie* (dans le chapitre consacré aux « droits des souverains espagnols sur le Nouveau Monde ») et lui préfère – là encore non sans quelques paradoxe du moins au regard des lieux communs sur Campanella – une vision juridique plus classique de la question. Campanella n'entend pas plier son propos à l'histoire en train de se faire et aux découvertes géographiques, leur refusant de faciliter l'introduction de tout élément de nouveauté dans un partage du monde qu'il refuse *a priori*. Campanella n'adhère pas à l'image classique selon laquelle, la géographie est l'œil de l'histoire (celle-ci étant « aveugle » sans celle-là selon le mot de Vallemont en 1696¹³). Selon le dominicain, c'est plutôt l'histoire qui est l'œil de la géographie, notamment à travers les usages de la prophétie. Prophétie et géographie ont en commun d'organiser pour les hommes une visibilité de l'espace-temps, de faire voir ce que l'homme n'a pas les moyens de voir d'où il est, d'où il vit : la géographie donne à voir le monde inconnu et la prophétie le temps indéterminé.

Tout comme la conception du savoir campanellien, la tension utopique - sur laquelle je vais revenir - part d'une posture prophétique dans la mesure où prophétie et utopie sont avant tout une critique radicale de l'existant et une inscription volontariste (tout comme l'est le choix d'Utopus le premier des rois d'Utopia de transformer la presqu'île en île), inscription dans une histoire qui pose l'articulation nécessaire d'un passé muet, d'un présent loquace et lourd de sens (à travers les signes annonciateurs) et d'un avenir déjà-là potentiellement. Partant, dans la géosophie de Campanella, la « vérité effective de la chose » ne s'oppose d'ailleurs pas à « l'imagination que l'on s'en fait » selon le célèbre passage du chapitre XV du *Prince*. De même, les découvertes de la géographie ne s'opposent aux Saintes Écritures et, contrairement à un lieu commun interprétatif¹⁴, Machiavel et More ne représentent pas deux

¹² F. Lestringant, *op. cit.*, p. 13.

¹³ cité par J.-M. Besse, *op. cit.*, p. 296 sqq.

¹⁴ Ce lieu commun repris récemment par Miguel Abensour (*L'utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Paris, Sens & Tonka, 2000) est au cœur des études de Luigi Firpo sur l'utopie et, précédemment, de celles de Gerhard Ritter dans l'immédiat après-guerre (cf par exemple *Die Dämonie der Macht, Betrachtungen über Geschichte und Wesen des Machtproblems im politischen Denken der Neuzeit*, 1948 - trad. Italienne *Il volto demoniaco del potere*) : il s'agissait à l'époque du procès de Nuremberg de légitimer l'opposition de deux traditions politiques : la rationalité démocratique et la théorie de l'État comme puissance. On retrouve une trace de cette lecture dans une thèse récente (Pascal Bouvier, *Machiavel ou Campanella. Une alternative moderne*, Paris, L'Harmattan,

paradigmes incompatibles de la pensée politique. Du même coup, l'anti-machiavélisme proclamé constamment peut faire bon ménage avec une prise en compte très pragmatique des effets de la politique de puissance machiavélienne et de sa logique d'expansion des empires bien ordonnés.

3. Géoprophétie : Utopie et prophétie (de l'influence des nouveaux espaces sur la temporalité prophétique)

Pourtant Campanella a bien compris que l'espace méditerranéen cesse dorénavant de se confondre avec l'espace mondial et il sait l'importance de la boussole qui justement permet d'abord de naviguer au-delà des colonnes d'Hercule sans se contenter de suivre les côtes d'Afrique. Dans les *Discorsi ai principi d'Italia* il rappelle explicitement le lien entre la *calamita* et le passage d'une perspective méditerranéenne à une perspective océanique, mais aussi le fait que ce sont les Espagnols, et personne d'autre, qui doivent conférer toute son importance historique à cette découverte technique : « tutte queste cose senza che Spagna s'avedesse, servono più a lei che ad altri, perché il Mediterraneo senza calamita si navigava, ma il loro [i.e. celui des Espagnols] oceano non così »¹⁵. La dernière confirmation de ce dessein divin est d'ailleurs le site de la péninsule ibérique, promontoire lancé dans la mer, *finis terrae*, au bout de l'Europe « più propinquo al Mondo Nuovo e alla navigazione »¹⁶.

Les Espagnols, et les Italiens, sont ainsi du côté d'une sorte de modernité maritime catholique et la poésie moderne doit délaisser les fables antiques pour chanter les aventures marines modernes. La seule vérité poétique est là, dans cette extension contemporaine de la loi de Dieu sur le monde. Par opposition, les Grecs appartiennent au passé : la réflexion poétique est alimentée par la nouvelle géographie du monde et sape cet aristotélisme qui fut toujours le grand ennemi du dominicain calabrais¹⁷. Il est à cet égard significatif que dans sa *canzone Agl'Italiani che attendono a poetar con le favole greche*¹⁸, Campanella, dès les premiers vers, oppose les Grecs anciens dont la domination s'étendit sur « tre spanne di mare » à la moderne Italie « che mari e terra senza fraude con senno ed armi in tutto il mondo ottenne e del cielo alle chiavi pervenne »¹⁹. Ce sont donc des glorieuses entreprises de

2007).

¹⁵ *op cit* p. 124.

¹⁶ *Ibid.*, p. 125.

¹⁷ Sur la place de la nouvelle géographie dans l'anti-aristotélisme, voir J.-M. Besse, *op cit*, p. 70 sqq.

¹⁸ Cette *canzone* fut écrite avant 1606, selon Francesco Giancotti, et reprenait un sonnet datable à 1600-1601 intitulé *Grecia e Italia* (cf. *Le Poesie*, op. cit., p.193 sqq et 547 sqq).

¹⁹ Dans la première rédaction, il était écrit que l'Italie « novi mondi trova, e doma dell'Ocean vago ogni tremendo flutto (impresa che trascende ogni gran soma » (*loc. cit*). Voir aussi la lettre à Galilée du 13 janvier 1611 où Campanella mentionne cette *canzone* (T. Campanella, *Lettere*, V. Spampinato (ed.), Bari, Laterza, 1927, p. 163

Colomb et de Vespucci qu'il faut faire un sujet de poésie épique. Et, puisque Campanella ne s'en tient pas à une perspective italienne, il faudra aussi écrire les hauts faits de Magellan, de Cortez et Francis Drake (« il Drago d'Inghilterra »), selon ce qu'il précise dans le chapitre IV de sa *Poetica*.²⁰ La *Città del sole*, qui - ne l'oublions pas - est bien un « dialogue poétique », est l'illustration la plus célèbre de cette requête : le personnage principal est en effet un Génois « nocher de Colomb » (choix d'autant plus significatif qu'il semble être intervenu dans un second temps et qu'il induit un déplacement, un décalage, par rapport à l'histoire contemporaine convoquée par Campanella dans le texte). Avant d'être une utopie, la *città del sole* est le récit du voyage vers des terres nouvelles d'un homme – symbole, guide possible vers une nouvelle géoprophétie – comme on parle d'une géopolitique - où l'ailleurs est mis au service d'une annonce de ce qui va advenir (différemment mais semblablement à ce qui va se passer dans l'Eglogue au dauphin). S'il ne s'intéresse pas à la description du monde, si les jeux et ruptures d'échelles²¹, ne sont pas décisifs pour lui, le pas de côté que permet le dialogue poétique lui donne l'occasion de postuler encore une fois son unité souhaitable et à venir – en faisant, au passage, de Naples un contre-exemple social et de l'Amérique un témoignage de la véracité de sa conviction²². A l'unité renouvelée de la terre mesurable établie par la circumnavigation et au rapprochement *spatial* des Antipodes induit par les grands voyageurs ibériques, Campanella proclame qu'il préfère toujours l'unité déjà-là et toujours là de l'*Ecclesia* et l'accélération *temporelle* du retour de l'âge d'or qu'il ne cesse d'annoncer tout au long de sa vie²³.

L'utopie s'impose ainsi comme la métaphore d'un état temporel – ou plutôt, puisque Campanella n'aime pas trop figures et tropes -, comme l'indice ou la trace de cet état : les *Solari* vivent avant la révélation. L'éloignement spatial et l'étrangeté temporelle à l'histoire de la plupart des hommes confèrent à la *Città del sole* un possible rôle de *laboratoire* qui peut être riche d'enseignements. Dans cette perspective, les rares mais décisives – allusions à l'histoire contemporaine (Naples ou la conquête de l'Amérique²⁴) ne sont pas des erreurs de

sqq)..

²⁰ *Poetica*, a cura di L. Firpo, Rome, 1944, p. 82-83. Écrit de jeunesse en langue vulgaire, cette première version de la *Poetica* fut rédigée en 1596, perdue, puis réécrite en latin à partir de 1612 et publié en 1638 avec la *Philosophia rationalis*. Voir aussi sur ce point les *Commentaria* aux poésies d'Urbain VIII rédigés en 1629 (in T. Campanella, *Opere letterarie*, a cura di Lina Bolzoni, Turin, UTET, p. 886-887).

²¹ Sur lesquels s'attarde Lestringant dans L'Atelier du cosmographe (op. cit.).

²² *Città del sole*, a cura di G. Ernst, Milano, BUR, p. 65 et p. 90-91.

²³ Mais sur ce point voir Pierre-François Moreau, *Le récit utopique. Droit naturel et roman de l'Etat*, Paris, PUF, 1982, qui remarque comment la question du temps distingue utopie et âge d'or (p. 35 sqq).

²⁴ *Ibid.*, p. 65 (per la presentazione di Napoli come un contro-modello da parte del Genovese che stranamente parla come se fosse napoletano - dice « noi » e parla al presente...) e p. 90-91 (per il riferimento al Mondo Nuovo, inserito in uno dei pochissimi interventi lunghi dell'Ospitalario in cui asserisce che la prossimità dei Solari al

composition et des anachronismes mais bien des ponts lancés entre le lieu de l'utopie et de le temps de l'histoire pour donner à la prophétie désincarnée un territoire et un temps immédiat (sans médiation et sans attendre).

On remarquera en passant que par là même est aussi satisfaite une des exigences du discours prophétique à savoir qu'il n'a pas vraiment besoin d'une vérification historique (ne serait-ce que parce que la prophétie est toujours « *condizionata* », au nom de la défense du libre arbitre, lequel induit aussi la possibilité de l'erreur). Écriture utopique et écriture poétique, ou plutôt l'écriture utopique en tant qu'écriture poétique, s'avère(nt) un trait d'union entre histoire et prophétie, et ce faisant une réduction de la géographie utopique en une géoprophétie dont l'illustration matérielle serait d'ailleurs l'ouverture au monde de Solariens avides de connaissance. Une ouverture au monde qui serait donc bien différente de celle des Utopiens, n'est pas celle d'une économie néocoloniale de prédation et de conquête selon une étrange préfiguration des théories de l'espace vital germanique du XIX^e siècle (la légitimité à mettre en adéquation croissance de la population et de ses besoins avec croissance du territoire contrôlée par cette population fût-ce par la guerre de conquête). Chez Campanella les habitants d'Utopie sont plus avides d'une connaissance universelle que d'une maîtrise politico-militaire universelle.

4. Pluralité des empires et faiblesse de l'Empire : les nécessités de la géographie (de l'influence des nouveaux espaces sur le temps des hommes et sur les Etats)

Il existe un lien entre le fait de replier de façon inadéquate la pensée de Campanella vers des logiques strictement utopiques et la prise en compte insuffisante des effets historico-politiques de sa réflexion. Le texte utopique de Campanella est ainsi un des discours possibles pour son grand dessein stratégique universel, c'est-à-dire impérial. Si la cosmographie est une géographie universelle, Campanella n'y adhère pas aisément parce que ce qui lui importe est bien plus une histoire et une politique universelle qu'une géographie universelle (on pourrait dire que sa géosophie confère une visibilité à la prophétie – dont l'illustration est l'utopie, on l'a vu - et une histoire à la géographie). Dans cette perspective le récit utopique est une forme d'énonciation parmi d'autres à laquelle il peut avoir recours, à côté d'autres formes (*poesie, trattati, discorsi politici, carteggio, dialogo politico, memoriali...*). Il ne s'agit pas de nier l'importance d'un petit chef d'œuvre dont la fortune ne peut être tenue pour un aberration

cristianesimo è un argomento per dimostrare che la « vera legge è la cristiana e che tolti gli abusi sarà signora del mondo » come mostra la scoperta dagli Spagnoli del « resto del mondo »).

critique mais de « désutopiser » partiellement l'écriture campanellienne (ce qui pourrait d'ailleurs ne pas être sans intérêt pour penser à nouveaux frais la catégorie d'utopie).

Le projet de Thévet fut de « transformer la possession intellectuelle et symbolique du monde en une conquête militaire » dans un « rêve d'empire » non dénué d'excès rhétoriques²⁵; celui de Campanella devient d'évaluer la crédibilité historique des instruments fatals du dessein divin (ici l'Espagne et ses rois) à l'aune de leur activité géopolitique. Bref la seule question qui vaille (et qui est d'ailleurs posée explicitement en ces termes à plusieurs reprises par Campanella) est la suivante : les Espagnols sont-ils capables d'« hispaniser » le monde à la façon dont les Romains, au temps de la venue du fils de Dieu sur la terre l'avaient « romanisé » ? La question ne porte donc pas sur la description des espaces mais sur leur contrôle, sur leur gouvernement. Au fil des textes de Campanella l'évolution des temps et la prise de conscience de la nature de l'expansion coloniale porte l'auteur à considérer que, si dans un premier temps le Nouveau Monde et l'« agrandissement du monde » ont été les signes de la faveur divine accordé aux Espagnols et de l'arrivée du dernier Empire qui allait unifier le monde, ils sont devenus au contraire au fil du temps l'illustration des fautes et des péchés des Espagnols qui ne méritant plus leur élection divine vont être amenés à céder la place à la royauté française. Le messianisme et le providentialisme, dans un double mouvement symétrique, servent l'analyse de l'histoire contemporaine et sont renforcés par celle-ci.

Campanella est ainsi porté (j'ai déjà tenté de le montrer dans d'autres travaux²⁶) à repenser à nouveaux frais la catégorie d'Empire. Ainsi se fait jour une conception surprenante d'une domination impériale « indirecte », à savoir d'un *dominium* qui ne serait pas fondé sur le contrôle militaire du territoire sur l'influence et l'hégémonie, partie prenante d'un équilibre des puissances. On retrouve au passage dans cette conception les principales logiques à l'œuvre dans la politique étrangère de Richelieu. Même s'il est évidemment hors de question de prétendre, faute de document allant en ce sens, que le dominicain a influencé directement le Cardinal-Ministre (et encore moins, pour des raisons chronologiques, que la pensée du cardinal fut déterminante dans cette évolution des conceptions du dominicain), il n'en reste pas moins que c'est bien la France de Louis XIII et du futur Louis XIV qui incarne cette conception de l'Empire ... et c'est l'Espagne habsbourgeoise qui en fait les frais et est renvoyée, au mieux, à sa fonction d'évangélisation des mondes nouveaux. Cet « empire

²⁵ F. Lestringant, op. cit., p. 32.

²⁶ Cf Jean-Louis Fournel, *Tommaso Campanella et la Monarchie de France : empire universel et équilibre des puissances*, « Quaderni della Fondazione Luigi Firpo », vol. n° 3, Firenze, Olschki, 1997, p. 1-35.

indirect » ressemble à un usage oblique de la catégorie bellarminienne de « seigneurie indirecte » du souverain pontife (théorie que Campanella rejette dans l'appendice alla *Monarchia del Messia*). Tout se passe comme si l'adjectif « indirect » migrerait vers l'espace du pouvoir temporel afin de sauvegarder le caractère radicalement « direct » du pouvoir pontifical – qu'il soit spirituel ou temporel.

Toutefois, dans ce mélange curieux de néogibellinisme et de néoguelfisme chez Campanella se fait jour aussi une vision géopolitique du monde qui entérine une scission entre un cœur européen du monde abandonné à l'hégémonie française et des terres lointaines laissées à l'influence de la très catholique Espagne. Si le grand effet de la nouvelle géographie avait été de dépasser la discontinuité opposant, chez les Anciens, terres habitables et océan circulaire, monde connu et mondes inconnus, la vision du monde de Campanella rétablit ainsi en définitive, à côté de l'unité religieuse et temporelle, sous l'égide du souverain pontife, une nouvelle discontinuité politico-territoriale au nom d'une division du travail entre Rois Catholiques ibériques et Rois Très Chrétiens français. Derrière l'unité de l'Empire pointe une pluralité des Empires qui après tout était déjà clairement énoncée dans les premiers chapitres des *Discours aux princes d'Italie* dans la mise en scène de l'opposition entre empire turc et empire espagnol. L'Empire n'est plus sans limite et se découvre des lignes de front, des frontières²⁷. La Monarchie d'Espagne, tout comme la Monarchie de France ne peuvent être universelles, seule la Monarchie du Messie peut prétendre l'être et ce seulement à titre potentiel, suivant le régime de l'optatif.

5. Conclusion provisoire : une géographie du temps des hommes

S'il n'y a pas à proprement parler de géographie systématique de Campanella on parlera donc d'une réflexion géographique de Campanella dans la mesure où s'y tressent ce que j'ai appelé une géosophie, une géoprophétie et une géopolitique, et ce toujours dans la perspective dynamique d'une projection vers la réalisation souhaitée et annoncée d'*Heliaca*, la cité du soleil que le nouveau né et futur Louis XIV est chargé de réaliser dans l'*Églogue au Dauphin*²⁸. Une telle perspective, tout en étant radicalement religieuse et philosophique, s'avère profondément politique. Même s'il est indéniable que la géopolitique campanellienne, sapée par le messianisme de l'auteur, peut à l'occasion manquer de cohérence, en revanche on

²⁷ Voir, sur ce point, F. Crémoux et J.-L. Fournel, Introduction à *Idées d'empire en Espagne et en Italie (XV^e-XVII^e siècles)*, F. Crémoux et J.-L. Fournel (éds), Rouen, PURH, 2008.

²⁸ T. Campanella, *Poesie*, op. cit., p. 652.

est fondé à mettre en évidence la présence implicite d'un usage et d'une lecture géographiques de la politique chez Campanella, au même titre qu'il existe chez lui un usage et une lecture historique de l'utopie, destinés à mieux comprendre la place des territoires des hommes et à mieux les intégrer dans une vision holiste de l'histoire de la Création.

La place qu'occupent dans la pensée de Campanella le Nouveau Monde, les Flandres et la mer²⁹ sont autant de manifestations de cette articulation de la géographie et de l'histoire au nom d'un impératif messianique. La réflexion sur le rôle historique de la rébellion des Pays Bas produit ainsi un cadre inédit des relations entre monarchies chrétiennes et une redéfinition du statut et de la fonction de l'Empire. Campanella laisse à l'Espagne l'évangélisation de l'Amérique mais, malgré l'universalisme impérialiste traditionnel de la *Monarchia di Spagna*, il ne confère aux Rois catholiques aucune légitimité particulière pour une quelconque domination en Europe au-delà des Pyrénées, et tout particulièrement dans les Pays Bas et en Italie. Le roi de France, quant à lui libère et ne conquiert pas : il peut donc exercer une influence légitime sur les autres nations mais ne prétend pas en contrôler le territoire et reste soumis au pape. Dans la composition des formes de domination sur le Nouveau Monde, sur les Flandres et sur l'Italie – territoires qui sont tous périphériques dans l'Empire des *Austrias* – se construit la conception campanélienne de l'Empire. S'il reste vrai que l'inscription providentielle de l'Empire dans l'Histoire des hommes se joue dans les formes que prend la rivalité entre les Habsbourgs et les Bourbons, ce sont toutefois les politiques à suivre en Amérique et dans les Flandres, politiques âprement débattues à la cour de Madrid³⁰, qui, pour Campanella, constituent les révélateurs – au sens chimique du terme – de ce qu'est vraiment la monarchie espagnole (avec ses faiblesses, ses erreurs et ses crimes appelés à être rapidement punis par le biais du fatal déclin de la Monarchie catholique). En bout de course, les questions des Flandres et du Nouveau Monde, impossibles à résoudre, finissent par garantir à l'Italie et surtout au royaume de Naples une liberté retrouvée (laquelle au passage permet d'asseoir le rôle politique du souverain pontife)³¹. On voit ainsi se faire jour le problème de la géopolitique campanélienne : tenter de dire le monde à partir de points de vue différents mais en définitive selon une perspective très circonscrite. La question centrale de la

²⁹ Cf J.-L. Fournel, « Du bon usage de l'hérésie : la révolte des Pays Bas et la question des Flandres dans la pensée politique de Campanella », in *Les Flandres et la culture espagnole et italienne aux XVIe et XVIIe siècles*, a cura di Mercedes Blanco-Morel et Marie-Françoise Piéjus, Université de Lille III, 1998, p. 121-138 ; les articles *Nuovo Mondo*, *Napoli* et *Mare* dell'*Enciclopedia Bruniana e Campanelliana*, a cura di G. Ernst e E. Canone. Voir aussi J.-L. Fournel, « Il nuovo mondo non è nuovo », *Storica*, n° 33, anno XI, 2005, pp. 41-62 – mais 2006) et « L'impossible thalassocratie : la mer dans la pensée politique de Campanella », *Brunia & Campanelliana* anno XII/2, 2006, pp. 431-450).

³⁰ Cf Anthony Pagden, *Heeding Heraclides : empire and its discontents, 1619-1812*, op. cit.

³¹ Cf J.-L. Fournel, article « Napoli » de l'*Enciclopedia bruniana e campanelliana*, à paraître.

relation de l'Europe avec le monde - par sa pensée, son histoire, sa géographie - devient dès lors celle d'un impossible voyage, d'une volonté toujours inachevée de faire un pas de côté (dont le dialogue poétique sur la cité du soleil est une illustration), d'un difficile décentrement, d'une problématique mise entre parenthèses de soi. Du même coup, les XVI^e et XVII^e siècles seraient moins marqués par l'aurore d'une modernité étatique toute nouvelle (machiavélienne) que par l'illusion d'une rupture totale avec la tradition. Ou, pour être plus précis, puisque la rupture en question a été proclamée, pensée, vécue et a donc eu des effets historiques, ces siècles seraient ceux de la transformation du bouleversement advenu en un instrument de l'expansion et du contrôle d'un seul continent sur le monde entier (selon la « *verità effettuale* » des rapports de force et non plus selon les rêves apocalyptiques de parousie). Cela ne va pas d'ailleurs sans de nombreux heurts croissants entre logiques locales et logiques globales : l'historien américain David Armitage parle, à ce propos de la « *collision between particular claims to authority and universalist aspirations to hegemony* » comme du « *heart of theories of empire* »³². Une tension permanente demeure entre l'autorité univoque et la pluralité des territoires, entre la progression vers l'unité hors d'Europe et la rivalité croissante entre les États nationaux sur le Vieux continent. Cette tension questionne d'ailleurs les schémas d'une modernité tout entière tendue vers une évolution linéaire et inexorable vers la forme de l'État-Nation sécularisé³³.

Le véritable anti-machiavélisme de Campanella pourrait bien dès lors être ancré largement dans ce questionnement territorial : ce dernier lui sert en effet à critiquer l'opposition entre « la vérité effective de la chose » et « l'idée que l'on s'en fait » (en référence à l'énoncé canonique du chapitre XV du *Prince*). En effet, Campanella ne peut admettre que le monde soit divisé : l'Église - et la religion catholique - sont d'ailleurs dans ses textes les premiers moteurs de l'unité et non ceux de la division. Quitte à admettre que la division d'un espace - la péninsule italienne³⁴ - soit le prix à payer pour l'unité de l'autre - la chrétienté. Tout se passe comme si Campanella proposait, dans un retournement de la vieille critique machiavélienne développée dans *Discours* I, 12, de considérer que l'Église a empêché l'unité de l'Italie pour mieux donner les moyens de penser l'unité de *l'oekumène*. Mais, du même coup, la nécessaire prise en compte de la succession des *espaces* - et de leurs

³² *Op. cit.*, Introduction, p. XVI.

³³ Et ce n'est pas un hasard si les deux catégories d'historiens qui remettent en cause cette doxa sont les historiens de la couronne espagnole et ceux des études post-coloniales.

³⁴ Sur la place de la péninsule italienne dans l'Empire espagnol selon Campanella, voir J.-L. Fournel « La présence de l'Italie dans la pensée politique de Campanella : les ambiguïtés d'une logique impériale », in *Idées d'empire ...*, *op.cit.*.

spécificité - a, chez Campanella, des effets analogues à la succession des *moments* chez Machiavel³⁵ : la géographie fait des coordonnées spatio-temporelles la mesure des façons de faire (on se rappellera la théorie du *riscontro* chez Machiavel). C'est ce qui explique la différence progressive qui se fait jour dans les statuts des territoires et des continents avec une opposition entre la solution qui prévaut pour l'Europe (une fédération de royaumes sous hégémonie militaire française et sous direction pontificale) et celle qui est pensée pour l'Amérique et l'Asie (un immense empire catholique ibérique au caractère missionnaire exacerbé). Le régime de la guerre de conquête, du pouvoir direct et de l'expansion territoriale n'a de sens que dans ce second cas. Toutefois, les péchés des hommes restent les mêmes dans les deux cas comme le montrent les analogies explicites établies entre l'action des Espagnols au Nouveau Monde et aux Pays-Bas (une analogie qui se retrouve fréquemment dans ma propagande réformée mais qui est plutôt rare en terre catholique) : dans les deux cas les Rois catholiques se comportent comme des occupants qui détruisent et saccagent, non comme des Rois légitimes justes et pieux.

En définitive, la première permanence, la plus forte des déterminations et des conditions de possibilité de l'agir humain, ne relève pas ainsi chez Campanella de la géographie des territoires mais tout à la fois de l'inéluctabilité du dessein divin et de la radicale préservation de la liberté de l'individu. La *World History* campanellienne dans sa radicalité unitaire même en vient ainsi à constituer paradoxalement un rappel utile de l'impossible unité politique du Monde et de la permanence des conflits et des forces centrifuges : l'apprentissage de l'histoire comme géographie est un apprentissage de l'histoire comme conflit, un éloge de l'enchaînement des événements (comme signes du destin collectif – i.e. du dessein divin - et comme heurts des destinées individuelles – i. e. de l'expression de la liberté humaine) et non une illustration de la longue durée et de la stabilité des territoires.

³⁵ Cette succession des moments historiques induit la centralité de la notion de « qualité des temps » comme critère capital de l'agir politique selon le Secrétaire florentin.